

LES DE GONCOURT & LEUR « JOURNAL »



LE second volume du journal des de Goncourt est paru. Il a tout l'attrait du premier ; il en a aussi le côté instructif, non en ce qu'il renseigne avec exactitude sur les événements et les hommes dont il parle, mais en ce qu'il témoigne une fois de plus de tout ce qu'il y a de vague, d'indéterminé, dans ce que l'humanité semble avoir produit de plus élevé, l'art et la littérature, comme aussi de ce qu'il y a de tactice, de petitesse tou-

chant à la puérité, dans l'artiste et l'écrivain.

Ici se pose l'éternelle question : Les mémoires ont-ils ou non une utilité ? apprennent-ils quelque chose, font-ils réellement pénétrer dans le dessous de l'histoire, permettent-ils de juger une époque avec plus de certitude ?

Nous ne le croyons pas, l'auteur appréciant les hommes et les évolutions de son milieu et, par conséquent, les appréciant, non d'une manière désintéressée, mais avec ses passions, selon ses goûts à lui. Les mémoires n'ont donc de valeur qu'autant qu'ils émanent d'une haute individualité, parce qu'il est curieux, simplement, de voir ce que cette haute individualité pensait du monde où elle vivait. On s'attache plus alors au critique qu'aux sujets critiqués. Ainsi des mémoires laissés par Chateaubriand, dont on admire les beautés sans trop se soucier de la somme de vérités qu'ils contiennent. Mais en admettant que des mémoires soient sincères, reste à savoir s'ils ne sont pas même, en ce cas, plus

nuisibles que bienfaisants, si par leur analyse ténue, leur caractère potinier, ils ne détruisent pas, sans nul dédommagement, l'idée noble et superbe qu'on s'était faite d'un homme par ses œuvres et, ce qui est pis, si l'œuvre n'en reçoit pas elle-même une rude atteinte. Ce qu'on voit à travers une loupe n'est généralement ni beau ni propre. Or, quand l'homme est rapetissé, l'œuvre est bien près de diminuer, elle aussi, surtout l'œuvre littéraire. Avoir su que Lamartine, le « doux chantre d'Elvire », le poète des *Méditations*, avait dans l'ordinaire des propos de charretier, cela ne gêne-t-il pas un peu son *Lac* ? N'est-on pas péniblement affecté de songer que l'auteur des *Nuits* et de *l'Espoir en Dieu* se grisait comme un sonneur ?

Des révélations d'une telle nature ont surtout de semblables inconvénients lorsqu'elles portent sur des contemporains dont le temps n'a pas encore réduit les os en poussière.

Eh bien, dans ce journal des de Goncourt, on trouve de ces notes cruelles et tristes, désillusionnantes ; et toutes les conversations rapportées par eux de ces fameux diners de Magny où se réunissait l'élite des intelligences d'il y a vingt ou vingt-cinq ans, Gautier, Sainte-Beuve, Renan, Flaubert, de Saint-Victor, Taine, donnent une désagréable impression. Dès les premières lignes, on éprouve d'abord la joie profonde d'un explorateur devant l'inconnu ; on se dit qu'on va découvrir une façon d'être inédite chez ces hommes ; que tout ce qu'ils n'ont pu écrire, ils vont l'exprimer dans ces libres causeries où l'imagination, la fantaisie, la franchise peuvent se donner carrière ; on attend du nouveau, des aperçus ingénieux, des vues puissantes et originales sur la philosophie, l'art, les lettres, sur la vie. Et l'on demeure béant devant le peu de profondeur de ces causeries où tout est seulement effrôlé. Des traits d'esprit, pas toujours du plus fin, rachètent un peu la vacuité, la niaiserie de ces propos de table d'hôte, propos guère plus élevés que ceux tenus, entre la poire et le fromage, par des commis voyageurs qui ont bien diné. Et quelle étroitesse de jugement, quelle pauvreté de cœur, quelle absence de grandeur dans la pensée comme dans l'expression ! Comme tout est ramené au métier, au métier dont ces gens s'entretiennent uniquement et qui crieraient volontiers, pour la littérature, le mot dit plus tard par Dupuis pour les femmes, dans la *Vie parisienne* : « Il n'y a qu'ça ! ». Ainsi pensent les épiciers de l'épicerie dans leurs fraternelles agapes. C'est à croire, vraiment, que dans une œuvre littéraire la question de forme l'emporte et que la pensée ne compte presque pas. Puis, combien peu de bienveillance pour les confrères ! Quelle âpreté dans l'attaque, quelle censure impitoyable, quel éloignement de cet aimable éclectisme qui n'est, en art, que l'impartialité même ! Et le lecteur désabusé en arrive à ce dilemme : ou ces hommes n'avaient en réalité rien à dire ; ou ils étaient entre eux dans un tel état de défiance, qu'ils n'osaient sortir leurs « pensées de derrière la tête. »

Les de Goncourt ont subi ce navrement qu'ils ont traduit en ces termes :

« Il nous vient un dégoût, presque un mépris des dineurs de Magny. Penser que c'est la réunion des esprits les plus libres de la France, et cependant, en dépit de l'originalité de leur talent, quelle misère d'idées bien à eux, d'opinions faites avec leurs nerfs, avec leurs sensations propres, et quelle absence de personnalité, de tempérament ! »

Or, chez les de Goncourt, sous la merveilleuse trame du style, l'étingement des mots, on distingue cette pénurie de sensations larges et fortes. Ce sont, de la tête aux pieds, des hommes — des gentilshommes de lettres. Tout ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, tout ce qui les anime et les fait vibrer se cristallise dans une phrase artistement filée. La lettre est tout, le reste n'est rien. Ils ont la passion féroce et sans mélange de ce qu'ils ont appelé « l'écriture ». Les sentiments de fraternité, d'amitié, de haine, d'amour, n'ont de valeur pour eux que si ces sentiments peuvent être ou sont traduits en brillant langage. Ils ont la maladie de leur profession, et ils l'ont d'autant plus aiguë qu'ils ne sont, en quelque sorte, que des amateurs; qu'ils sont riches et qu'ils ont toujours vécu dans le milieu par eux choisi, milieu qui manque d'air et sent le renfermé; qu'ils n'ont pas connu les luttes pour l'existence, le morceau de pain durement arraché; qu'ils ont toujours ignoré la douleur de la copie refusée ou impayée, qui fait le vide dans la bourse et le vide dans l'estomac du bohème, douleur vraie qui empêche de sentir beaucoup les piqûres faites à l'amour-propre par un échec littéraire. N'ayant rien à perdre, rien à gagner, n'ayant pas à endurer les cuisants soucis d'argent, les déveines prennent pour eux des proportions phénoménales; et il est amusant de lire, notamment dans le premier volume de ce journal, les plaintes amères, les récriminations incessantes qui leur échappent contre l'inattention du public pour leurs romans, plaintes injustes, le talent des de Goncourt ayant été reconnu dès la première heure. Singulier désir, pour des écrivains qui ont la double indépendance que procure la fortune et le succès immédiat, que celui d'obtenir les sourires de la foule, alors qu'en raison de leur délicatesse même ils savent ne pouvoir prétendre qu'à l'hommage des délicats ! Ils souffrent des grosses éditions de leurs rivaux qu'ils ont cependant en mésestime. Heureux ceux qui n'ont que ces chagrins-là !

Du reste, ils avouent leur faiblesse avec une parfaite bonne grâce, et le mérite de ce livre est celui d'une franche et nette confession :

« Notre plaie, au fond, c'est l'ambition littéraire, insatiable et ulcérée, et ce sont toutes les amertumes de cette vanité des lettres, où le journal qui ne parle pas de nous nous blesse, et celui qui parle des autres nous désespère. »

L'aveu fait pardonner ; et cet amour furieux, poussé jusqu'à l'exclusivisme, des lettres, n'est pas sans beauté.

Cette plaie a fait d'eux d'incurables pessimistes, comme leur passion pour le

dix-huitième siècle leur a donné le goût du convenu, de l'artificiel, et l'horreur secrète de la nature qu'avaient les hommes de cette époque : « La nature pour moi est ennemie. La campagne me semble mortuaire... non, rien de tout cela de la nature ne me parle, ne me dit quelque chose à l'âme. » Et pourtant il y a, dans ce livre, d'adorables concetti sur cette nature tant décriée ; on admire de délicieux paysages, qui n'ont rien des rocailles et des boulingrins du Louis XV, où l'air circule, où le nuage passe, où l'eau miroite, où l'arbre tremble, où la fleur embaume, où l'oiseau chante. De même, sur l'amour, dont ils disent qu'il n'est pour eux, selon l'expression de Chamfort, que « le contact de deux épidermes », on trouve des pages émues, douces, caressantes, où la grande attraction des sexes est comme désenveloppée de tout ce qu'elle a de charnel.

Devant ces contradictions, la perplexité arrive. Ce livre, purement subjectif, a été écrit par deux hommes. Quelle est la part de chacun ? A qui doit-on attribuer la note sceptique, égoïstement artiste, à qui le parfum de sentimentalité ? Il semblerait que la première part dût être accordée au défunt, et que la seconde fut le lot du survivant des deux frères, si l'on s'en confie à ce passage écrit par Jules de Goncourt :

« Je n'ai pas les mêmes aspirations que l'autre de nous. Lui, sa pente, s'il n'était ce qu'il est, ce serait vers le ménage, vers le rêve bourgeois d'une communion d'existence avec une femme sentimentale. Lui est un passionné tendre et mélancolique, tandis que moi je suis un matérialiste mélancolique. »

Edmond de Goncourt a ajouté la réflexion suivante sur cette appréciation :

« Je dois déclarer qu'il y a dans cette note de mon frère une exagération à se peindre en laid et à me peindre en beau. »

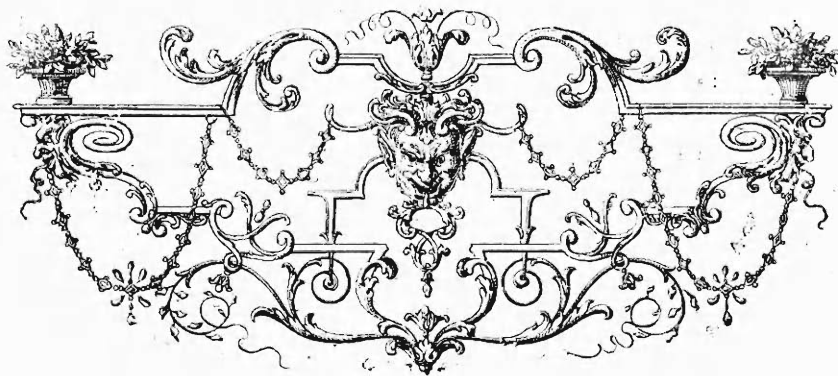
Or, où il y a exagération, il y a au moins un grain de vérité. Ce dire nous permet donc de distinguer avec assez de netteté l'apport de chacun des deux frères dans l'œuvre commune. L'un était l'artiste, l'autre le poète ; l'un l'esprit d'analyse, l'autre le sensitif.

Le journal des de Goncourt n'est pas complet. Tout ce qu'il devait contenir de relatif à des personnages encore vivants a été réservé, sans doute, pour une publication posthume. Bien des noms glorieux de défunts ont même été passés sous silence, comme Baudelaire, par exemple, avec lequel les deux frères ont dû être en contact. Mais tel qu'il est, ce journal offre un intérêt très vif, non pas tant par les racontars sur des écrivains disparus, racontars qui, vrais ou faux, ne peuvent que les amoindrir à nos yeux, mais par les réflexions qui ont, pour la plupart, la vigueur d'un axiome, par les pensées et les maximes qui auraient

pu prendre place dans *Idées et Sensations*. Malgré cela — de même que nous nous en référerons toujours aux œuvres des écrivains dont ils nous ont si longuement et si minutieusement entretenu — quand nous voudrons les connaître, convaincus que les écrivains n'existent, ne palpitent que dans leurs œuvres, là où ils mettent toute leur âme, et non dans le train-train banal de la vie où ils sont souvent plus terre à terre et frappés de trivialité que les autres hommes, ce n'est pas dans leur *Journal* que nous aimerons à voir les de Goncourt, mais dans leurs livres, *Mme Gervaisais*, *Renée Mauperin*, dans leurs admirables études sur la société française au XVIII^e siècle. Chercher l'homme sous l'écrivain, l'artiste, c'est s'exposer au désenchantement de voir qu'au fond de tout il n'y a que de la farce, que le génie n'est bien qu'une névrose, une sorte de fonction organique comme toute autre, et non le don sublime fortifié, étendu par l'étude et le travail.

Maintenant, cette recherche aurait peut-être l'avantage de nous démontrer quelle comédie c'est que la vie, et nous pourrions conclure qu'il n'y faut pas attacher plus d'importance qu'elle ne comporte, sous peine d'en beaucoup souffrir.

SUTTER-LAUMANN.





JEAN-PAUL LAURENS

Suite (1)

IV

Un artiste n'est pas toujours l'homme du siècle où le hasard l'a jeté. Il traverse souvent son époque, comme un étranger qui parle le langage qu'il entend autour de lui, mais qui pense toujours avec l'âme de sa vraie patrie. Le choix des sujets n'est pas, pour lui, l'effort d'une volonté curieuse et tenace ; il ne se dit pas : « Je prends, pour domaine, cette partie de l'histoire ; j'en fais mon lot, que je garde. » Mais il se tourne naturellement, d'un mouvement instinctif, vers les temps où ses pensées trouvent un cadre tout prêt, une expression formulée et vécue. Toutes ses idées y convergent, comme attirées par un aimant irrésistible. Les scènes de la vie humaine qui s'agitent devant lui, les monuments qu'il considère, les paysages et les horizons qui se déploient sous ses yeux, ne le frappent qu'autant qu'ils lui rappellent quelque chose des siècles passés où sa pensée habite. Il n'a besoin ni de science ni d'archéologie. Il a mieux : l'intuition des physionomies, des attitudes, des caractères. A peine peut-on dire qu'il devine, puisqu'il voit. Et lorsque son ouvrage sort achevé de ses mains, il lui a moins donné la vie factice de l'imagination, que la vie réelle d'un souvenir.

J.-P. Laurens est l'homme du moyen âge, et son *Interdit* (1875) a la péné-

(1) Voir *L'Artiste* d'Octobre et Novembre derniers.